

Brèves littéraires

Brèves

Le Club des Cibles

Jean Pierre Girard

Number 52, 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/5435ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Girard, J. (1999). Le Club des Cibles. *Brèves littéraires*, (52), 95–103.

5. *Le Club des Cibles.*

Nous nous sommes rencontrés, Charles et moi, dans l'hémisphère sud, aux Seychelles, au Sénégal, peut-être en Thaïlande, j'ai oublié.

Il faut comprendre : j'étais descendu dans un Hilton, et Dieu sait que tous les Hilton de la planète sont calqués les uns sur les autres, comme si se dressait un peu partout dans le monde une chaîne de bacs à sable réservés à quelques milliers de compagnies millionnaires qui passeront à l'histoire comme fleurons du monde libre. Les chefs Hilton servent tous de petits fours pareillement assaisonnés à la même clientèle douée en placements, les banquettes sont gratinées, le papier peint trois tons, les tapisseries du pays, et les prix eux-mêmes, sources de dépaysement, c'est très instructif. Les Hilton de l'Afrique, aussi rutilants et chromés qu'ailleurs, ressortent toutefois davantage du lot et du paysage en vertu de leur totale indécence au coeur des villes qu'ils dominent, seuls gratte-ciel de plus de dix étages dans des capitales polluées recouvertes de tôles rouillées et de glaise tapée à la main. J'ai oublié le pays, donc, et la niche payée American Express par la boîte où je bossais, mais je me rappelle très bien qu'il s'agissait d'un souper donné par l'Alliance Française parce que les actions de mes patrons du moment étaient ronflantes et que l'Hexagone,

comme d'habitude, se montrait capable du meilleur et du pire, alors ça s'invitait les uns les autres, ça arrosait au mousseux de tous les côtés, et puisqu'il n'y avait absolument aucun risque à courir avec l'éventualité de profit que je représentais, on me choyait vertement, petits oignons, courbettes, la note est pour moi je vous en prie, lit Queen avec orchidée sur l'oreiller et bouchées chocolatées sur la table de nuit.

Me prenant parfois pour un Français, ce que je ne réfutais pas systématiquement parce que tout peut servir, les autochtones me disaient même *dîner* et *petit-déj*, j'ai immédiatement trouvé leur servilité désarmante, mais tout le monde là-bas se foutait des principes, tout le monde faisait des affaires. Il y a des métiers qui éliminent toute possibilité de plongeon prolongé dans le rêve, et j'en exerçais un; je soupçonnais par ailleurs d'instinct que défendre la vérité finirait par nuire à mon avenir, et je croyais donc sage de fermer ma gueule sur certains détails. Les cravatés de la Lyonnaise des Eaux évoquaient négligemment le caractère humanitaire de leur entreprise, et les nègres opinaient en inclinant légèrement la tête, reconnaissants, je n'aurais pas pu imaginer moi-même pareil spectacle, j'assistais à l'Histoire, nouveau temps des colonies installé sur une dépendance Nord-Sud complètement *rave* que certains occidentaux s'imaginaient bien lunés d'exploiter avec une condescendance au bas mot carcérale, mais je m'en balançais comme de ma première carte de hockey, Bobby Orr je crois, dans une montée à l'emporte-pièce. Les types pour lesquels je travaillais ne s'embarrassaient du reste pas des notes d'hôtels famineuses, eux non plus. Ils les

refilaient aux gouvernements après y avoir ajouté un peu du leur, note de frais Marquise, signez ici, et en deux exemplaires s'il vous plaît, à cause des confédérations qui remboursent en double quand on sait jouer ses billes. Alors pour moi, dans cette merde opaque, Hilton, Loews, Ritz, Marriot, terrasse arrière ou balcon avant, piscines, saunas, services d'hôtesse, hommages réels ou bas calculs de colonisés, c'était caca, décadence nord et sud, quatre trente sous pour une piastre, et j'ai réellement oublié dans quel pays nous nous sommes rencontrés.

C'était une époque de dérive extrême dans ma vie, vous l'aurez saisi, cette intrigante période de l'existence, pour beaucoup de gens de ma génération, Tibet pour les uns, Californie ou post-doc pour les autres, cours du soir afin de lancer dans la joie sa propre entreprise ou retour à l'abri des murailles érigées par les ancêtres, n'importe, mais chez moi cette quête spirituelle, comme d'aucuns l'appellent encore, se développait autrement. Ma main, mon père, Lisa, vos inqualifiables missives, toutes les aspérités de ma vie d'avant, les dards empoisonnés, les sarbacanes bourrées de femmes, les saloperies dignes de tous les hommes, les trahisons, les autels élevés au Seigneur et sur lesquels on aurait dû égorger des poulets, eh bien disons que je me voulais assez marqué, j'avais eu ma leçon, et j'étais d'accord pour jouer le rôle du bedeau sonnant le tocsin à la réunion du Club des Cibles. J'avais quitté mon pays depuis sept ans, et la douleur continuait de trouver en moi un accueil convivial; rien n'avait plus de sens qu'une espèce d'envol ininterrompu, un ailleurs constant, brise légère

balayant les rives pierreuses du programmeur sorti en tête de sa promotion, je ne désirais plus d'une longue suite de routes et de bruits dans ma vie, une série de billets d'avion, de train, des feuilles qui tombent et virevoltent, des drapeaux que l'alizé soulève, que des départs, jamais d'arrivée, que des saluts furtifs, jamais de soirées qui durent, je décampais vite devant les possibilités de nouvelles blessures, et jamais, jamais je n'aurais consenti à envisager d'oublier le mal que vos lettres ont causé à mon père.

Je prenais grand soin de mon calvaire, je le nourrissais et le gardais au chaud, en moi, je ne pouvais conséquemment pas supporter ma vie d'Amérique, c'est simple, vous comprendrez cela, vous, l'important pour moi était de ne plus jamais vous revoir.

Alors l'Afrique, l'Indonésie, le sud de l'Australie, l'Amérique Centrale. Des pays qui espèrent encore. Uniquement pour partir.

Je fuyais avec un certain panache, cela dit, je me protégeais assez bien de tous et chacun, je surfais avec habileté en refusant en outre de m'arrêter au nom de famille de qui que ce soit. Dérivant lentement vers le bar le plus proche, je murmurais : « Pardonnez-moi mais... votre prénom déjà, dites-moi... Enfin... si vous le permettez bien sûr... » J'insistais veulement sur « permettez », je ne m'exclamais à peu près jamais, je maniais les points de suspension comme une ésotériste de journal à potins, je souriais en coin, inoffensif salaud, déjà complice, presque déjà client, j'avais le tour aurait dit papa, et mon Dieu qu'on me permettait, on

me laissait faire à peu près n'importe quoi parce que j'avais le bon profil, je ne représentais vraiment aucun danger pour qui que ce soit, totalement dissimulé mais articulé et spirituel quand il le fallait, anodin comme on les aime dans ces agapes. Nul.

« Et puis... appelez-moi Freinki, je vous en prie... »

On était d'abord interloqué, on regardait à la dérobée vers ma taille ou mon bras gauche, on frisait la chute des taux, puis on me fixait froidement dans les yeux, et on redevenait marchand, on souriait, rassuré, on reprenait rapidement pied, on me félicitait de mon accent, on riait, on m'invitait au bar comme si on avait gardé les cochons avec moi, c'était vraiment magnifique, malgré mon dégoût je restais toujours admiratif devant ces triples vrilles, il n'y a pas à dire, brasser des affaires procure une belle assurance dans la vie, ça ouvre toutes les portes, ça permet toutes les discussions avec les plus beaux salauds de la planète, ça enferme l'éthique sans bougie dans le cagibi sous l'escalier, ça m'écoeure.

Alors forcément, quand je me dégoûtais trop de choquer ainsi mon verre avec des ordures capables de faire suer des mêmes douze heures par jour, ma couverture était plus difficile à préserver. Je tressaillais, je tentais de garder mon calme, j'étais encore plus moche qu'eux d'ainsi me taire, je le savais, mon silence faisait de moi un des leurs, je le savais aussi, celui qui laisse un tireur canarder la foule est pire que le tireur, mais je parvenais tout de même à rester zen, c'est complètement fou.

À ma décharge, vous comprenez, il faut dire qu'à ce moment-là ma naïveté avait depuis longtemps pris le bord. Mine de rien, j'avais déjà sillonné le monde sur le bloc de glace qui me servait de coeur, recommandé plusieurs fois du caviar en Afrique, observé sous de multiples angles les frontières en mirador séparant ces êtres qui se disaient ouverts à la différence culturelle, je parlais couramment trois langues et en baragouinais quatre ou cinq autres, et je savais par surcroît discourir. Tout cela faisait de moi un individu redoutable, je crois bien, un type qui avait déjà vu neiger, une outre déjà pleine, donc une source de savoir dont je devais absolument me méfier si je voulais conserver l'anonymat et demeurer aux yeux de mes clients le sympathique imbécile dont ils pourraient se servir. J'ajustais mon itinéraire aux guérillas, je n'acceptais des contrats de branchement qu'en temps de paix, je continuais de me faufiler à travers les obus, toute ma jeunesse ainsi, au moins, me servait.

J'en voulais beaucoup au temps-de-l'avant, ce qu'on appelle le passé. J'avais besoin d'un coupable sûr, qui ne se ferait pas la malle au moindre bonheur, et à ce compte mon propre temps-de-l'avant s'était déjà montré fort qualifié.

Malgré les apparences, mon passé n'était pas responsable de grand-chose dans ma vie, je le sais bien, mais je cherchais tout de même à faire payer cher à quelqu'un les arrérages dont je me sentais victime, et la relative immuabilité de mon passé jouait contre lui. Voyager comme un courant marin me permettait de

me venger, si vous voulez, en ne laissant plus au souvenir l'occasion de mouiller longtemps au large de mes côtes et de mes nuits : sitôt qu'il se profilait à l'horizon, sitôt qu'un pays me rappelait trop le mien, sitôt que vous apparaissiez, je rangeais ma brosse à dents, et rideau.

J'avais franchi depuis un petit moment la trentaine, engrangé des silos de culot et de rancune, et développé ce bagout insipide qui agissait le plus souvent comme sauf-conduit dans les soirées mondaines. Je me reconnaissais une intelligence plutôt moyenne mais une souplesse remarquable; je ne faisais donc pas de quartier chez les sots, ni de prisonniers, je vous l'ai dit, qu'on s'y frotte et j'étais prêt, qu'ils s'amènent, je les bernerai et je prendrais l'avion le premier, je me faisais un point d'honneur de laisser la saleté dans mon sillage.

Je ne saisis par encore très bien ce que mon époque a plaqué sur moi, son action véritable, ce qu'elle m'a fait croire, ou si c'est elle la véritable putain. Je veux dire : j'ignore la part de son rôle dans ma conception de la vérité, mais je vois bien que j'excelle à rompre; je brise, je fuis, je découpe et je dissèque sans trembler, et je soupçonne que mon époque n'est pas étrangère à mes aptitudes pour le faire. Alors que mes pères travaillaient à la durée jusqu'à s'essouffler, qu'ils cherchaient à s'insérer dans un cortège, et qu'ils espéraient voir leur retraite soulignée par tout le personnel, moi je peaufine chaque jour mon talent pour la rupture, le recommencement ailleurs, l'oubli, les

fonctions d'effacement, peut-être la mort quotidienne, ou alors la naissance, je ne sais pas.

« Mais quel bourreau de travail, disait-on de moi, quelle efficacité tranquille, et quelle surprise, non ?, avouons-le, oui quelle leçon de la part de ce « Freinki », un homme tout de même... disons... diminué... Un homme qui... enfin... vous savez ce que je veux dire ? Non ? Mais voyons c'est évident... Oh et puis zut, c'est bien fait pour nous, offrons-lui un nouveau contrat, il le mérite amplement, ne croyez-vous pas qu'il nous serait immédiatement utile à Djakarta ? Comment ? Frank Jutras... Son nom ne vous dit rien ? Mais si, vous savez bien, ce Québécois... Souvenez-vous, le petit Canadien... Mais voyons... Le programmeur, vous savez... Rappelez-vous, il était manchot. »

Là, on se rappelait.

Manchot, on se rappelait très bien.

Ça frappait l'imagination, ça.

Ma main gauche, ma définitive absente, a toujours pulvérisé mes prétentions à l'anonymat, à la tranquillité, à la paix.

Tronçonné au poignet, on se souvenait très bien de lui, ce manchot, cet autre moi-même, ce n'est vraiment pas de veine.

Moi, partout, dans la peau de chagrin de Freinki Jutras, devant la gloire ou la pitié, je m'emmerdais ferme. Dès le premier verre je repérais d'instinct les toilettes et les sorties, je me faisais copain avec le barman, je me faisais à la défaite, puisque je ne visais que l'oubli, et que les marques de l'existence ne semblaient pas disposées à lâcher ce morceau de choix dont on pouvait si facilement construire un exemple si édifiant, sur lequel on pouvait ériger des tas d'hypothèses immédiatement comestibles.

Dans tous les pays du globe, j'avais peur de mon prochain, terrorisé j'étais, alors je me retranchais derrière une diarrhée de mots, et les seuls projets auxquels il me semblait ne jamais accorder assez de temps étaient les miens : marcher, courir, rouler, reproduire ma main gauche à la bombe aérosol sur n'importe quel mur, n'importe quel monument du monde, salissant ainsi tout ce que le passé pouvait avoir laissé sur terre, et courir encore, ensuite, et rouler encore, après, peut-être pour rejoindre mon père, peut-être pour disperser vos terribles lettres, je ne sais pas. Pour boire, ça allait toujours, mais ça n'a jamais été un projet, ça ne compte pas.

Alors vous voyez, me retourner quand j'entendais « Freinki », tendre instinctivement devant moi ma main droite, serrer des mains, m'introduire, faire connaître moi, et puis recommencer sous une autre banrière, c'était facile. Parade. Enfance de l'art.

* * *